

# Bouddhisme : histoire et art

Le Buddha : Le prince Siddhārtha, celui qui allait devenir le buddha Śākyamuni, le « Sage du clan des Śākya », naquit au nord de la péninsule indienne, aujourd'hui dans le Terai népalais, vers 550 avant J.-C. selon la plupart des auteurs. Plusieurs textes dont le *Lalitavistara*, narrent les différents épisodes de sa vie, toujours enrichis de péripéties merveilleuses. Tous présentent d'importantes variantes. Divers récits édifiants relatent également ses actes vertueux. Quant aux *jātaka*, ils rapportent les hauts faits accomplis durant ses nombreuses vies antérieures. La dernière d'entre elles le conduit au ciel des dieux Tuṣita. Conscient de la précarité de la condition divine, il décide de se réincarmer une dernière fois. Il choisit la famille du roi Śuddhodana, du clan des Śākya, résidant à Kapilavastu. Sa future mère, la reine Māyā, voit en songe un éléphant blanc lui entrer dans le flanc droit. Le brâhmane, chapelain de la cour, interprète ce rêve comme la promesse de la naissance future d'un souverain exceptionnel, universel (cakravartin) ou bien d'un grand religieux. Dix mois après cette conception miraculeuse, Māyā donne naissance au futur Buddha dans le parc de Lumbinī. Comme il convient à une mère de Buddha, la reine reste debout, son bras droit levé saisissant la branche d'un arbre aśoka, à la manière des dryades de l'Inde ancienne (Śālabhañjikā). De sa hanche droite jaillit l'enfant dans un globe d'or. Il est recueilli par les dieux brahmaniques Indra et Brahmā. L'enfant fait sept pas dans chacune des quatre directions de l'espace pour affirmer sa suprématie sur le monde. Il possède les trente-deux signes caractéristiques des grands hommes. Sa mère meurt bientôt; le jeune prince fut donc élevé par sa tante, la douce Mahāprajāpatī Gautamī. Enfant, il montre autant d'agilité aux exercices physiques que de sagacité aux travaux intellectuels. A l'âge de seize ans, il conquiert au tir à l'arc, sa future femme, la belle Gopā. Une autre jeune épouse, Yaśodharā, lui donne un fils, Rāhula. Mais Śuddhodana veut infléchir la prédiction : depuis son plus jeune âge, le prince vit loin du monde, au milieu des raffinements et des plaisirs.

Quatre rencontres vont brusquement lui faire prendre conscience de la souffrance et de la précarité de la condition humaine. Alors qu'accompagné de son écuyer Chandaka, il se rend dans un parc proche de la capitale, il rencontre un vieillard. Chandaka ne peut se dérober à ses questions. Nul ne peut échapper à la décrépitude d'un grand âge. Il autre fois, il rencontre un malade, une autre fois encore un mort que l'on mène au bûcher, enfin, lors d'une quatrième sortie, un religieux qui a renoncé au monde pour chercher le salut. Ces quatre rencontres plongent ce jeune homme de vingt-neuf ans dans une crise morale qui le conduit à renoncer à sa condition princière et à devenir religieux errant. Une nuit en effet, la vue de ses femmes endormies lui évoque le spectacle d'un



Tête de Buddha  
Schiste  
Région du Gandhara  
III<sup>e</sup> - IV<sup>e</sup> siècle  
H: 21 cm



Relief avec le bodhisattva Maitreya  
Schiste  
Région du Gandhara  
II<sup>e</sup> - III<sup>e</sup> siècle  
H: 38 cm

chamier. Il appelle son écuyer et s'enfuit du palais de son père. Lors de la traversée de la capitale, des génies étouffent le bruit du trot de son cheval et par leur souffle ouvrent la porte du rempart. Arrivé à la frontière du royaume, le renonçant se défait de ses parures princières et renvoie son écuyer. A l'aide de son glaive, il sacrifie sa chevelure pour affirmer le caractère définitif de son renoncement. Il lave un linceul abandonné et s'en drape. Durant six ans, il erre dans la région de Patna, suit l'enseignement de divers maîtres brâhmanes, expérimente les techniques psycho-physiologiques du yoga, se livre même aux macérations 'une ascèse excessive. Il renonce à ces pratiques extrêmes qu'il juge stériles. Seule une « voie moyenne », exempte de tout excès, lui permettra d'atteindre la vérité. Il rompt son jeûne et accepte le bol rempli de lait et de miel préparé par la jeune villageoise Sujātā.



A Bodhgayā, il prend la ferme résolution de méditer jusqu'à ce qu'il trouve la solution suprême. Il s'assoit sous un pipāl (*Ficus religiosa*). Une brassée d'herbes kuśā, ramassée par le brâhmane Svastika, lui sert de siège. Il doit subir l'assaut de Mārā, le dieu de la mort et de l'illusion. Son empire sur le monde sensible est en effet menacé par la volonté de Śākyamuni de ne pas garder la vérité pour lui seul mais de prêcher cet enseignement à l'ensemble des créatures. Mārā lance sur lui ses armées monstrueuses. Le Bienheureux reste inébranlable, défendu par la somme incommensurable des mérites acquis lors de ses innombrables vies antérieures. Pour en témoigner, il touche le sol des doigts de la main droite et prend ainsi la Terre à témoin (bhūmisparśamudrā). La déesse Bhūmī surgit alors à mi-corps et lui rend hommage. Mārā envoie alors ses trois filles afin de séduire Śākyamuni. Cette nouvelle tentative se révélera également vaine. Rien ne pourra plus distraire le Bienheureux de son but. Durant trois veilles, il médite et atteint l'Éveil spirituel (Bodhi). Il est désormais « Buddha », « l'Éveillé ». Peu après, alors qu'il demeure toujours en méditation, le serpent Mucilinda le protège de pluies torrentielles.

Dans le Parc aux gazelles de Sāmāth, près de Vārāṇasī (Bénares), il prêche pour la première fois. Son sermon contient les fondements de la doctrine bouddhique. Protégé par plusieurs souverains, accompagné de nombreux disciples, entouré par le zèle de ses dévots, il voyage durant de nombreuses années dans tout le bassin du Gange. Il devra faire face à la jalousie de son cousin Devadatta qui, par

désir de le remplacer à la tête de la communauté, tentera plusieurs fois de le supprimer. Śākyamuni accomplit divers miracles. Deux retiennent plus particulièrement l'attention. A Śrāvastī, afin de confondre des hérétiques, il multiplie son image à l'infini et montre sa supériorité sur l'eau et le feu. Une autre fois, il ira prêcher sa doctrine de libération à sa mère, réincarnée dans le ciel des Trente-trois dieux. L'iconographie le représente descendant des dieux par un triple escalier. Ses dernières années sont assombries par la mort de ses deux disciples préférés, Śāriputra et Maudgalyāyana. Le Buddha « s'éteignit » à Kuśinagara vers 480 av. J.-C. Son corps fut incinéré et ses reliques divisées entre divers monarques indiens qui étaient prêts à se faire la guerre pour se les accaparer.

**La doctrine.** L'énorme foisonnement de la littérature bouddhique permet difficilement de dissocier les éléments les plus anciens de la doctrine des strates plus récentes. Śākyamuni accepte a priori les théories concernant la métempsychose qui avaient cours en Inde à son époque. Les bouddhistes expliciteront avec un maximum de rigueur ces données : les créatures avides, aveuglées par l'ignorance et poussées par un appétit insatiable de plaisir, sont condamnées à errer sans cesse d'une existence à une autre, dans le cycle général de la causalité universelle (saṃsāra). Leur nouvelle condition, plus ou moins douloureuse, sera tributaire du poids des actes (karman), bons ou mauvais accumulés durant leurs vies antérieures. Seuls les moines bouddhiques peuvent rompre cet enchaînement inéluctable de cause à effet par une vie de renoncement et de mendicité. Après une ou plusieurs existences d'une vie monacale, ils pourront atteindre le Nirvāṇa « l'Extinction du souffle », état indéfinissable. L'étude de la doctrine, diverses techniques d'ascèse, de méditation et de yoga peuvent les aider dans ce perfectionnement spirituel. Les laïcs, par des dons et des actes pieux, accumulent des mérites qui leur permettront une meilleure renaissance. Śākyamuni refusa de traiter de questions métaphysiques.

Buddha prêchant  
Grès  
Inde du Nord-Est,  
Bihar, Bengale  
Circa XIe siècle. Dynastie  
Pala (VIIIe-XIIIe siècles)  
H: 51 cm

**Bouddhisme ancien.** Après la disparition du Buddha, un premier concile, à Rājagṛha, fixe le contenu exact de son enseignement. Vers 375, à Vaiśālī, un second concile aurait traité de divers points de discipline. Durant cette première phase, à partir du bassin moyen du Gange, le bouddhisme étend rapidement son influence en direction de l'ouest et gagne même le nord-ouest du Dekkan. Les éléments les plus anciens de la littérature bouddhique remontent à cette période. Ils nous sont parvenus dans des versions rédigées en pāli, l'une des langues anciennes de l'Inde. Plusieurs thèmes se dégagent de cet énorme ensemble : la « théories des agrégats » nie l'existence intrinsèque de l'individu. L'égo n'est que la combinaison aléatoire d'un certain nombre d'agrégats (« matière », sensations, perceptions, compositions psychiques, conscience). Une tendance à classer systématiquement les données les plus variées de la morale et de la vie religieuse aboutit à la constitution d'un véritable système logique, à tendances rationalistes et athées. Des subtilités dialectiques permettent de résoudre certaines contradictions entre les diverses traditions et de maintenir la cohésion de la communauté. L'établissement des règles minutieuses de la vie monacale servira de modèle à la plupart des écoles plus tardives. Les moines vont vêtus de jaune, le crâne rasé. Ils ne possèdent en propre que quelques objets de première nécessité. Ils prêchent à travers l'Inde, mendiant leur nourriture. Durant la saison des pluies, ils font retraite dans des monastères. Parallèlement aux communautés de moines se forment des couvents de nonnes aux règles de vie encore plus sévères.

On insiste sur trois notions fondamentales, les trois « joyaux » du bouddhisme : le « Budha » qui ayant transcendé sa condition d'homme, a montré le chemin de la libération, le « Loi », c'est à dire la doctrine bouddhique, et la « Communauté » des religieux que l'on doit joindre.

Au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., une querelle concernant l'état de saint (arhant) dégénère en schisme. La communauté se scinde en deux groupes, les Mahāsamghika et les Sthavira. D'autres scissions secondaires aboutiront à la constitution de plusieurs écoles rivales. Malgré ces tensions, le bouddhisme ne cessa de se répandre à travers l'Inde. L'empereur Aśoka (272-231 av. J.-C.) de la dynastie Maurya, lui apporta un soutien actif. Selon la tradition, il aurait favorisé sa diffusion à Ceylan, en Birmanie et au Népal. Le bouddhisme ancien sous sa forme cingalaise appelé Theravadā, « la Tradition des Anciens », connaîtra un succès considérable dans de nombreux pays d'Asie et subsistera jusqu'à nos jours en Asie du Sud-Est.

**Bouddhisme du « Grand Véhicule ».** Le bouddhisme ancien était avant tout une religion de moines. Au 1<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., des tendances nouvelles piétistes et spéculatives, cherchent à introduire davantage les laïcs dans la vie religieuse et donnent naissance au Mahāyāna (« Grand Véhicule »), voie principale pour atteindre l'Eveil. Par dérision, on appellera le Theravāda, « Petit Véhicule » (Hīnayāna).

Cette doctrine nouvelle s'appuie sur des prédictions apocryphes de Śākyamuni, faites par exemple sur le Pic des Vautours près de Rājagṛha. Diverses conceptions sur « l'état de buddha » vont entraîner de profondes modifications des théories religieuses. On multiplie le nombre des buddha, magnifiant ceux des périodes passées et l'on donne même à la nature de buddha un caractère cosmique et transcendant. Les buddha deviendront des êtres « supramondains », purs de corps et d'esprit, doués de vie éternelle et d'une puissance infinie. Ces théories aboutiront à la doctrine des Trois Corps des buddha : « Corps de la Loi », spirituel, transcendant, absolu, éternel, infini, essence de toute chose ; « Corps de Jouissance », glorieux, n'apparaissant que dans les cieux ; enfin « Corps de création magique », matériel et mortel, présent historiquement dans une période cosmique déterminée.

Parallèlement se répand le culte des bodhisattva. Ces êtres, d'une grande pureté, ne peuvent rétrograder dans le cycle des existences. Par compassion, ils refusent l'état du buddha afin de sauver l'ensemble des créatures souffrantes. Le plus connu d'entre eux, Avalokiteśvara protège ses dévots contre divers périls. Cette protection que les bodhisattva accordent à tous, les rend proches des préoccupations des laïcs qu'ils aident aussi bien dans leur évolution spirituelle que dans leurs soucis quotidiens. On doit rattacher au Mahāyāna la doctrine des « Terres pures », paradis où les fidèles espèrent renaître. Là, ils recevront les enseignements d'un buddha particulier et, après un temps plus ou moins long,

Bodhisattva Avalokiteśvara  
Grès  
Cambodge  
Style du Baphuon,  
fin du XI<sup>e</sup> siècle  
H: 81 cm



Tête de bodhisattva Lokeshvara  
Andésite  
Java central  
Style de Borobudur,  
VIIIe-IXe siècle  
H: 35 cm



seront libéré du cycle causal. Sur la plus célèbre, Sukhāvātī, règne Amitābha, le buddha de l'Ouest. Son culte et celui de son aspect paré Amitāyus, seraient attestés en Chine dès le milieu du IIe siècle. Leurs antécédents indiens n'ont pas encore été clairement démontrés. Ils connaîtront une faveur exceptionnelle en Extrême-Orient.

Au fur et à mesure de son expansion en Asie, le bouddhisme va intégrer dans son panthéon de nombreuses déités locales.

A la suite de Nāgārjuna (IIe siècle), les philosophes de l'école des Mādhyamika soulignent la réalité relative du monde sensible et de la pensée. Chez certains, ces théories aboutissent à un insubstantialisme total : tout est « vide » et se dissout dans la Vacuité universelle. Les Yogācāra partagent en partie ces conceptions. Ils accordent une importance particulière aux techniques psycho-physiologiques du yoga. L'un d'entre eux, Dignāga (Ve siècle) est le fondateur de la logique indienne médiévale.

Le bouddhisme Mahāyāna possède une abondante littérature rédigée en Inde en sanskrit. Les *sūtra* en particulier traitent des sujets religieux et philosophiques les plus divers, content la carrière des saints et des bodhisattva, discutent sur les diverses sortes de concentration mentale. Deux textes (le *Sūtra de la Perfection de Sagesse*, *Prajñāpāramitāsūtra* et le *Lotus de la vraie Loi*, *saddharmapuṇḍarīkāsūtra*) exposent les thèses majeures du Mahāyāna. A partir du VIIe siècle, le Mahāyāna ne donne plus naissance à de nouveaux textes et se dissoudra dans le bouddhisme tantrique.

**Bouddhisme tantrique.** A partir du VIIe siècle, les *tantra*, traités d'une grande complexité, influencent les principaux courants de la pensée religieuse indienne. Leurs auteurs utilisent volontiers un symbolisme sexuel et macabre. Dans les grandes universités bouddhiques du Bengale et du Bihār, au nord-est du sous-continent, telle Nālandā, les principales écoles du « grand Véhicule » accueillent ces tendances nouvelles qui, peu à peu, vont former le

bouddhisme tantrique ou Vajrayāna (« Véhicule de Diamant »). La plupart des grands cycles rituel et iconographiques y sont composés ou définitivement mis en forme. Ce nouveau courant accorde une place importante à la magie, aux formules consacrées (mantra), aux « syllabes-graines » (bija) permettant d'évoquer les divinités, aux diagrammes de rituel et de méditation (maṇḍala). Deux objets sacrés sont présents dans la plupart des cérémonies : le « foudre-diamant » (vajra), pôle masculin, symbole du moyen (upāya) utilisé pour atteindre l'Éveil, et la clochette (ghaṇṭā), pôle féminin, représentant la connaissance propre à cet Éveil. Leur utilisation conjointe lors de certains gestes canoniques (mudrā) symbolise l'union de ces deux principes complémentaires. Le bouddhisme tantrique souligne l'importance du « maître » spirituel qui transmet à son disciple un enseignement ésotérique, lié à des rituels complexes, accompagnés d'exercices de méditation, de yoga et de gestes spécifiques. Chaque novice est initié au cycle particulier d'une divinité tutélaire (iṣṭadevatā) indiquée par son maître ; les plus importantes sont Hevajra, Saṃvara et Kālacakra.

Le bouddhisme tantrique multiplie les figures religieuses : buddha, bodhisattva, déesses de toute sorte, abstractions personnifiées, divinités gardiennes, deux mineurs d'origine locale ou peu à peu assimilés par le bouddhisme au fur et à mesure de son expansion. Toutes ces entités peuvent revêtir des aspects variés, parfois très complexes et souvent fortement sexués et farouches. Le bouddhisme tantrique rayonnera sur la plus grande partie de l'Asie, en particulier à Java, au Tibet, en Chine, en Mongolie et au Japon.

En Inde, on assiste au lent déclin du bouddhisme après le VIIIe siècle. Par ses massacres et ses destructions, l'invasion musulmane du début du XIIIe siècle

Stupa  
Pierre noire  
Inde de l'est  
XIe-XIIe siècle,  
Dynastie Pala  
H: 29 cm



Tête de Buddha  
Bronze  
Thaïlande  
Royaume de Sukhothai,  
XIV<sup>e</sup>-début du XV<sup>e</sup> siècle  
H: 35 cm

accentuera ce phénomène. Par contre la religion du Bienheureux restera active dans de nombreux pays d'Asie jusqu'à nos jours. La multiplication des tendances et des écoles durant deux mille cinq cents ans, les spéculations variées, quelquefois contradictoires des philosophes, les conflits parfois violents entre les ordres religieux ne doivent pas faire oublier l'unité profonde de la doctrine. Il convient cependant de noter la formation en Extrême-orient d'une école nouvelle, le Chan (Zen en japonais). Influencée par le taoïsme, elle développerait l'enseignement d'un érudit indien Bodhidharma, qui, en Chine vers 520, accordait une place privilégiée à la méditation (dhyāna), permettant à chacun de révéler, par une intuition immédiate, sa nature potentielle de buddha.

**L'art bouddhique en Inde et en pays indianisés.** L'art bouddhique, malgré sa grande diversité, possède un certain nombre de constantes.

Le monument bouddhique par excellence, le stūpa, évoque le « tumulus-reliquaire », érigé à l'origine sur les reliques de Śākyamuni. On prit vite l'usage d'en élever pour contenir les cendres des saints hommes et les reliques les plus diverses, souvent des textes sacrés. Sa forme originelle, au corps semi-hémisphérique, telle que nous le révèle le stūpa de Sāñci en Inde centrale (III<sup>e</sup> av. J.-C. - I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.) va peu à peu se modifier, s'adoptant aux techniques architecturales locales. En Asie Centrale, on accroîtra le volume de son soubassement. En Extrême-Orient, les « pagodes », jouent le même rôle que les stūpa.

Dans les monastères indiens, on distingue les salles d'assemblées (caitya) des moines des cours entourées de cellules (vihāra) dévolues à la communauté. Certains d'entre eux ont été conservés, taillés dès le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. dans le roc des collines du Mahārāṣṭra, au sud-est de Bombay. Le bouddhisme devait en effet donner naissance à travers l'Asie à d'imposantes architectures rupestres (Bāmiyān en Afghanistan, Qyzil, Dunhuang, Yunkang et Longmen en Chine).

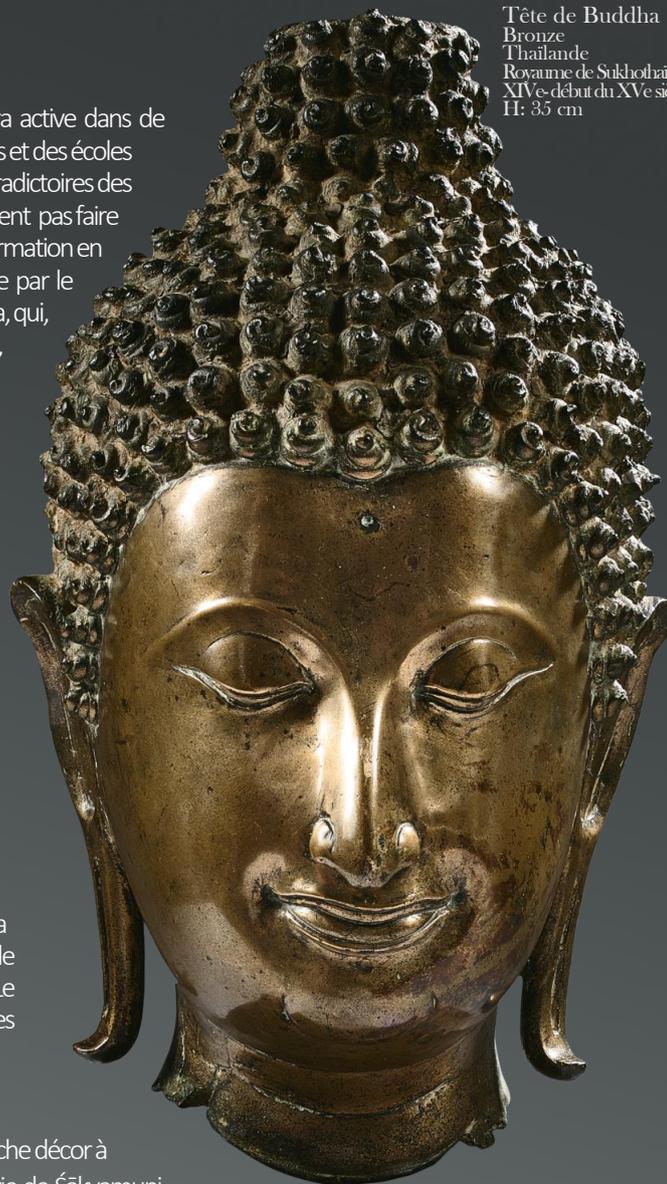
Une forte volonté apologétique amène à couvrir les architectures d'un riche décor à

sujets narratifs organisés souvent en de véritables cycles : vie de Śākyamuni, ses vies antérieures (jātaka), récits édifiants (avadāna), disciples de Śākyamuni (arhat), grands religieux ayant illustrés les divers ordres monastiques... Sur les bas-reliefs les plus anciens, Śākyamuni n'est évoqué que par des symboles. Les premières représentations du buddha apparaissent à l'époque des Kuṣāṇa (I<sup>er</sup>-III<sup>e</sup> siècle) au Gandhāra et dans la région de Mathurā. L'offrande d'ex-voto qui accroît les mérites des donateurs, incite à multiplier sculptures et peintures. Trois écoles indiennes vont fortement influencer l'ensemble des arts bouddhiques. Ainsi, au Gandhāra, à l'époque des Kuṣāṇa, pour la première fois, on créera une imagerie cohérente et diversifiée de la légende bouddhique. Certains de ces schémas, à la fois iconographiques et mêmes stylistiques, deviendront définitifs et se retrouveront, à peine modifiés, en Extrême-Orient.

Dans le bassin moyen du Gange, à Sāmāth et à Mathurā, à l'époque des Gupta (320-VI<sup>e</sup> siècle), l'iconographie du Buddha, avec ses signes distinctifs, ses attitudes (sthānaka et āsaṇa) et ses gestes canoniques (mudrā) associés aux principaux épisodes de sa vie, se fixe définitivement. L'art un peu froid et décoratif du Bihār et du Bengale, à l'époque des Pāla (770-1056) et des Sena (1150-1199), sert de relais aux traditions indiennes en direction de l'Asie du Sud-Est et étend sa propre influence en Birmanie et au Tibet.

L'Asie du Sud-Est participera pleinement à la religion du bienheureux. Ainsi à Java, sous le règne des Śailendra, on adapte au goût local les canons de l'art gupta pour, entre autres, l'édification en andésite, pierre volcanique d'aspect spongieux, d'un maṇḍala gigantesque, le fameux Borobudur (fin VIII<sup>e</sup>-première moitié du IX<sup>e</sup> siècle). Plus de cinq kilomètres de bas-reliefs constituent l'un des sommets de la statuaire mondiale.

Au Cambodge, le bouddhisme Mahāyāna reçut la protection du pouvoir à



Bodhisattva  
Cuivre doré  
Tibet  
XIV<sup>e</sup> siècle  
H: 31 cm

l'époque de Jayavarman IV (1181-1219), monarque bâtisseur, réorganisant sa capitale autour du colossal temple du Bâyon aux cinquante-quatre tours ornées sur chacune de leurs faces d'un visage gigantesque souriant. Quelques statuettes métalliques témoignent à cette époque de la présence du bouddhisme tantrique. A partir de la fin du XIVe siècle cependant, le Theravadā deviendra la seule religion du royaume.

En raison de leur proximité géographique avec l'Inde, l'art et l'architecture birmanes seront fortement influencés par l'école Pāla, tant dans les nombreuses architectures du site de Pagan (XIe-XIVe siècle) que dans la statuaire. La Birmanie appartient au Theravadā le plus orthodoxe, en relation directe avec Ceylan.

La Thaïlande, au cours de sa riche histoire artistique, verra se succéder une succession d'écoles centrées autour de la représentation du buddha. Elles offrent une multitude de variantes à partir des exemples indiens et khmers. L'école de Sukhothai (fin XIIIe-XVe siècle), de loin la plus inventive, privilégie les corps particulièrement élégants, aux membres démesurément longs. Les visages, d'un ovale parfait, possèdent un nez fortement aquilin dont l'arête prolonge la ligne des sourcils. L'esthétique de Sukhothai servira à son tour de modèle pour de plusieurs écoles plus tardives.

L'art du Gandhāra rayonnera dans sa propre zone d'influence (Asie centrale occidentale et Turkestan chinois). Les diverses écoles indiennes serviront de modèles dans les pays himalayens, tant au Népal où fleurit une esthétique « néo gupta » à l'époque des Licchavi (IVe-VIIIe siècle) qu'au Tibet. A partir du Xe siècle, on peut distinguer quatre grandes périodes. La production du Tibet Occidental et du Ladakh (Xe-XIIIe siècle) prolonge celle du Kaśmīr tout proche. Celui de la période de la Seconde Prédication (XIIe-XIIIe siècle) adapte les canons de l'art des Pāla du Bihār et du Bengale. Les XIVe et XVe siècles voient le développement d'une esthétique raffinée inspirée de l'art népalais et souvent diffusée par des praticiens newari originaires de la Vallée de Kāthmāndu. Enfin les derniers siècles voient l'émergence d'écoles variées, tant en sculpture qu'en peinture, mêlant chacune de manière originale des éléments stylistiques d'origines indiennes et chinoises. Cet esthétique éclectique assez fortement sinisé gagnera la Mongolie.

Le développement remarquable de l'art bouddhique en Chine, en Corée et au Japon sort du cadre obligatoirement limité de cette plaquette.



Buddha Amida  
Bois laqué, doré  
Japon  
Époque Momoyama (1573-1603)  
H: 76 cm

& KUMARSKH  
+ LRFR

Galerie Christophe Hioco  
+33(0)1 53 30 09 65 / By appointment  
72 rue du Faubourg Saint Honoré - 75008 Paris

Membre du Syndicat National des Antiquaires, de la Chambre Royale des Antiquaires et des Négociants en Oeuvres d'Art de Belgique, de l'Asia Week New York Association, Inc.

www.galeriehioco.com